

Lycée Buffon - Distribution solennelle des prix, faite le 30 juillet 1909

Discours prononcé par M. le Général Louis KREITMANN, Commandant l'Ecole Polytechnique

Messieurs,

L'intéressant discours que vous venez d'applaudir a réveillé chez moi des souvenirs qui me sont chers à plus d'un titre. Je suis, en effet, un fils reconnaissant de l'Université ; je ne lui dois pas seulement les quelques succès qui furent l'orgueil de mon adolescence et la récompense de mes maîtres respectés ; je lui dois aussi ma formation intellectuelle et les satisfactions d'une carrière activement occupée. Je lui dois même l'expérience de quelques voyages qui m'ont fait connaître des nations appelées depuis à un rôle éclatant sur la scène du monde. Aussi ne puis-je que m'associer doublement, comme ancien lycéen et ancien voyageur, aux judicieux conseils de votre distingué collègue. Voyager à l'étranger est un excellent moyen d'apprendre à apprécier son propre pays ; mais il en existe d'autres et nous allons essayer d'en indiquer un, moins moderne sans doute, plus sédentaire et moins fatigant.

Mesdames,
Messieurs,
Chers Elèves,

Il m'est arrivé comme à tous les officiers de mon âge, d'avoir à développer, dans des réunions de camarades, quelques points particuliers d'art ou d'histoire militaire. Pour la première fois aujourd'hui, un hasard inattendu autant qu'honorable m'impose le périlleux devoir de prendre la parole devant un auditoire qui réunit dans un harmonieux ensemble le charme juvénile, l'élégance mondaine et la gravité universitaire. Je viens d'accuser le hasard, mais derrière ce hasard, comme derrière presque tous ceux que nous rencontrons sur notre orbite terrestre, se cache une intervention humaine que je n'hésite pas à vous démasquer ; c'est celle de mon vieil et excellent ami d'enfance, votre Proviseur, M. Breitling. Il a invoqué auprès de moi les longues années d'études que nous avons passées ensemble à l'ombre de notre cathédrale familière qui était alors, hélas ! l'un des plus beaux monuments de France ; il a voulu me faire apporter les souhaits d'un vieux polytechnicien à la jeune classe de spéciales qu'il a fondée dans votre lycée. Je me suis exécuté. Il ne me reste plus qu'à vous demander votre indulgence et à vous promettre de ne pas trop retarder le moment qui vous sépare encore d'une liberté bien méritée.

Au temps lointain, où je préparais mon admission à la grande Ecole que j'ai l'honneur de commander aujourd'hui, un des sujets de composition française que nos professeurs aimaient à nous faire traiter était l'éloge de la science. Avec l'enthousiasme des néophytes, nous nous exercions à célébrer les merveilles de l'exposition de 1867, les progrès des chemins de fer et de la navigation à vapeur, les miraculeux effets du chloroforme et la pose toute récente de premier câble transatlantique. Nous croyions fermement que la science touchait à son

apogée ; et ceux d'entre nous qui venaient d'achever leurs « humanités », comme on disait alors, ne manquaient pas de rappeler, en guise de péroraison, le *nil mortalibus ardui* d'Horace ou l'étrange distique dans lequel le grand poète allemand Schiller a traité la science, à un vers d'intervalle, de déesse immortelle et de vache laitière.

Si pareil sujet s'offrait aux réflexions écrites des candidats de l'année 1909, à quels magnifiques développements ne se prêterait-il pas ? La seconde moitié du XIX^{ème} siècle et le début du XX^{ème} ont assisté à un essor prodigieux des découvertes scientifiques. Jamais la science n'a mieux mérité l'appréciation de Montaigne « un grand armement et un outil de merveilleux service ». Je n'ai pas l'ambition de vous tracer le tableau de ses progrès ; mais devant les élèves du Lycée Buffon, si proche voisin de l'Institut Pasteur, ce serait pure ingratitude que de ne pas saluer la grande mémoire du savant incomparable qui du fond de son laboratoire a créé ou renouvelé tant d'industries puissantes et remis aux mains de la médecine les moyens de sauver tous les ans des milliers de vies humaines. Sans quitter le seuil de votre lycée vous apercevez la Tour Eiffel, qui a été un chef d'œuvre de calcul avant d'être un triomphe de notre industrie métallurgique ; et au sommet de cet immense pylône fonctionnent nuit et jour ces appareils de télégraphie sans fil d'où partait naguère le salut de la France transmis directement aux soldats qui combattaient pour elle sur le sol marocain. Quand vous sortez de vos classes, vous voyez passer à vos pieds les trains du Métropolitain entraînés par une force invisible que leur envoient des usines distantes de plusieurs lieues. Il vous suffit de lever les yeux pour suivre à certains jours les évolutions des ballons dirigeables sortis du parc d'aérostation militaire de Meudon. Enfin les plus âgés d'entre vous ont pu déjà entendre parler de cet extraordinaire radium, entrevu par notre camarade Becquerel, découvert par M. et Madame Curie, dont les propriétés inattendues ont bouleversé les fondements de la Chimie moderne et ramené au jour les antiques théories de Platon et d'Aristote sur l'unité de la matière.

Ainsi la science travaille sans relâche à améliorer le sort de l'humanité ; à pleines mains elle nous prodigue ses bienfaits ; le langage qu'elle nous tient est celui d'Auguste à Cinna :

Je t'en avais comblé ; je t'en veux accabler.

Il s'est trouvé pourtant quelques esprits chagrins pour l'accuser d'impuissance et même de faillite. Cette thèse singulière a été défendue par un littérateur de grand talent, aussi estimé pour la droiture de son caractère que pour la vigueur de ses polémiques. Aux sciences naturelles il a reproché de ne rien nous apprendre sur l'origine de l'homme et sur sa destinée future ; aux sciences philologiques, de n'avoir pas encore su dater l'Illiade, l'Odyssée, ni même les livres de la Bible ; aux sciences historiques, de n'avoir pas établi les lois de l'histoire ; à toutes, de nous laisser vivre d'une vie purement animale.

Je ne pousserai pas l'irrévérence jusqu'à demander si, parmi les innombrables problèmes que la science a résolus ou abordés, ce sont bien là ceux qui intéressent le plus vivement les conditions de notre existence terrestre. Quand même la science n'aurait pas fait autre chose que transformer graduellement les troglodytes des premiers âges ou simplement les « animaux farouches » de La Bruyère en ouvriers et paysans du XX^{ème} siècle, elle n'en aurait pas moins mérité la reconnaissance éternelle du genre humain.

Dans son histoire de la Révolution, Thiers raconte qu'à Leoben les négociateurs autrichiens essayèrent d'adoucir les conditions du vainqueur en offrant de reconnaître officiellement la

République française. Bonaparte refusa nettement ; « La République française, répondit-il, n'a pas besoin d'être reconnue : elle est comme le soleil sur l'horizon ; tant pis pour les aveugles qui ne savent ni la voir, ni en profiter ».

La science est comme la République ; aveugle qui l'ignore, et se prive de son appui ; elle est comme le soleil du poète qui,

... poursuivant sa carrière
Versait des torrents de lumière
Sur les obscurs blasphémateurs.

Cette levée de boucliers contre la science ne pouvait manquer de mettre en cause l'Ecole Polytechnique et son enseignement.

A la tribune de l'Assemblée Nationale, Mgr Dupanloup, Evêque d'Orléans, avait déclaré en 1872 que les polytechniciens « livrés aux mathématiques étaient écrasés, desséchés, ruinés pour toujours. » Il oubliait qu'il avait été lui-même l'élève de ces polytechniciens, l'abbé Teyssère, ancien ingénieur des Ponts et Chaussées, dont il a vanté dans son « Œuvre par excellence » le charme de parole et la langue exquise. Vingt-cinq ans plus tard, un critique littéraire, que je ne nommerai pas, mais dont vous pouvez admirer le buste sous le péristyle du Théâtre Français, a cru découvrir que « depuis l'origine de l'Ecole, rares sont les écrivains et encore plus les poètes ayant passé par elle. » Autant vaudrait blâmer l'Ecole Navale de ne pas former d'architecte, ou l'Ecole des Beaux-Arts de ne pas produire de médecins !

A coup sûr, ni le prélat ni le critique n'avaient feuilleté les listes des promotions polytechniciennes. Ils y auraient reconnu les noms de nombreux savants, ingénieurs ou officiers, chez lesquels l'étude des sciences et les obligations de carrières souvent fort actives n'ont pas éteint le goût littéraire et le culte de la poésie.

Était-il donc desséché par les mathématiques le philosophe Auguste Comte, le fondateur du positivisme et l'un des plus puissants penseurs que le monde civilisé ait connus depuis Descartes et Leibnitz ? Tout récemment encore, le Ministre du Brésil à Paris demandait à notre Ministre de la Guerre l'autorisation de consulter les documents que l'Ecole possède sur sa vie et ses travaux.

Refusera-t-on le titre d'écrivain à l'illustre astronome Arago, applaudi comme orateur, acclamé comme patriote, admirateur passionné des auteurs classiques ? C'est à lui que les fervents de Molière doivent le succès de la souscription nationale ouverte pour l'érection du monument de la rue Richelieu ; le jour de l'inauguration, il prononça un éloge du grand comique français que le lettré le plus délicat n'eût pas désavoué.

Son ami et collaborateur, Biot, astronome, physicien et chimiste se fit couronner par l'Académie française pour un discours sur Montaigne, près de 45 ans avant d'en être membre et voici ce qu'il disait des études littéraires : « N'écoutez ceux qui les dédaignent ; on n'a jamais eu lieu de s'apercevoir qu'ils fussent plus savants pour être moins lettrés. Elles seules pourront vous apprendre les délicatesses de la pensée, les nuances du style, vous donner la pleine compréhension des idées que vous aurez conçues et vous enseigner l'art de les exprimer clairement par des termes propres ».

Cauchy, le savant analyste, ingénieur des Ponts et Chaussées, écrivait en vers latins à sa famille et citait par cœur de longs passages des Pères de l'Eglise ; il fit même un jour une leçon d'astronomie en vers français.

Wantzell, ancien examinateur, reçu le premier à l'Ecole en 1832, avait obtenu l'année précédente les prix de dissertation française et de dissertation latine au Concours général.

M. Crozier, aujourd'hui ambassadeur de la République française à Vienne était licencié ès-lettres avant son admission.

Je n'ai garde de vous infliger l'énumération des vingt-cinq ou trente anciens Elèves dont les noms décorent le parloir de l'Ecole, hommes d'Etat, comme de Montalivet et de Freyssinet ; historiens, comme de Saint-Aulaire et de Barante ; économistes, comme Michel Chevalier et Cheysson ; philosophes, comme Renouvier et Poincaré ; archéologues comme Dieulafoy tous membres de l'Académie française, de l'Académie des Beaux-Arts, de l'Académie des Inscriptions, de l'Académie des Sciences morales et politiques. Mais puisque je défends ici les titres littéraires de l'Ecole, il me sera permis de rappeler que le choix le plus récent de l'Académie française s'est porté sur un de nos camarades, Marcel Prévost, l'auteur de ces délicieuses *Lettres à Françoise*, que toutes les mères de France ont lues et fait lire à leurs filles.

Et quel avait été le dernier occupant du fauteuil attribué à Marcel Prévost ? Un ancien candidat à l'Ecole arrêté par la maladie au milieu de ses examens, Sully-Prudhomme, le poète des *Epreuves* et des *Vaines tendresses*, le traducteur de Lucrèce. Lui-même avoue qu'en abordant les sciences pendant quatre ans à peine « il y a pris le goût de la vérité pure ». Et à la lettre dont j'extraits cet hommage à la science, il ajoute en post-scriptum : « Je vous signale comme un poète versifiant très agréablement mon vieux condisciple de Lapparent, ancien polytechnicien ».

Ainsi, comme l'a écrit le mathématicien J. Bertrand, membre lui aussi de l'Académie française : « il n'est pas vrai qu'en pénétrant sur le domaine étroit des vérités démontrées, on se condamne à n'en plus sortir et que l'habitude de la ligne droite rend l'esprit mauvais juge des gracieux détours de la fantaisie ».

« L'idée de l'infini, a assuré le Père Gratry, également ancien élève et académicien, idée qui domine les géomètres, les physiciens et les chimistes, est l'essence de la poésie, de l'art en général ».

« La muse et l'analyse sont loin d'être incompatibles, répète encore Armand Sylvestre, un autre poète polytechnicien, c'est la même recherche du rythme et de la symétrie ».

Ce sont aussi les mêmes qualités de l'esprit, imagination, intelligence, jugement, qui rapprochent le littérateur et le savant. De même qu'une terre fertile aux mains d'un agronome exercé peut produire les fruits les plus variés, de même un cerveau bien doué et dirigé est capable d'embrasser ce que Renan appelle « tous les éléments de l'humanité ».

Mais tandis que la science est le patrimoine de l'humanité entière, les lettres restent nationales. La race, le sol, le climat, le développement historique, d'autres causes encore, déterminent la physionomie d'une littérature et la distinguent de ses voisines.

Suivant une remarque de Taine « plus un poète est parfait, plus il est national. Il a fallu la finesse, la sobriété, la gaieté, la malice gauloise, l'élégance, l'art et l'éducation du XVIIème siècle pour produire un La Fontaine. Il a fallu la vue intérieure des caractères, la précision, l'énergie, la tristesse anglaise, la fougue, l'imagination, le paganisme de la Renaissance pour produire un Shakespeare ».

On s'explique dès lors la mauvaise humeur avec laquelle Grimm, l'ami des encyclopédistes, s'élevait contre les importations dramatiques anglaises. « Aux Iphigénie, aux Cinna, aux Mérope, disait-il, nous voyons succéder les Roméo, les Hamlet, les Beverley, drames où les moyens les plus faibles ne sont rachetés que par l'horreur et l'atrocité de l'invention. Le théâtre de Shakespeare peut être bon pour les Anglais ; il n'y a que celui de Racine et de Corneille qui soit bon pour nous ».

De nos jours, Tolstoï, le patriarche de la littérature russe, n'a pas mis moins de vivacité à soutenir que ses compatriotes n'avaient jamais pu éprouver pour l'œuvre de Shakespeare qu'indifférence ou aversion.

En France, les amis des lettres n'ont pas oublié les sarcasmes dont Francisque Sarcey, critique au franc parler devenu proverbial, a poursuivi les drames norvégiens, russes et allemands qui ont essayé de forcer les portes de nos théâtres. Même la *Nave* de d'Annunzio, cette lumineuse vision de Venise naissante qui a soulevé l'Italie entière dans un frisson d'orgueil et d'enthousiasme, la *Nave* n'a jamais paru sur une scène française. Et pourtant quelle nation pourrait se vanter d'être unie à la nôtre par des liens plus étroits que l'Italie, berceau de notre langue et de notre civilisation ?

C'est qu'aux lettres seules appartient le privilège de refléter l'âme populaire et d'en traduire les plus intimes aspirations. Théâtre, poésie, roman, histoire, sont autant de laboratoires où se condensent lentement les souvenirs, les espérances, les rancunes et les colères qui n'attendent qu'une occasion pour éclater au grand jour.

Rousseau avec son Contrat social, Silvio Pellico avec ses Prisons, ont préparé, l'un la Révolution française, l'autre l'affranchissement de l'Italie. Le roman de Harriett Beecher Stowe, *La Case de l'Oncle Tom*, a plus fait pour l'abolition de l'esclavage que la guerre de Sécession, et ce sont les strophes enflammées d'un Arndt ou d'un Koerner qui ont dressé l'Allemagne de 1813 contre la domination napoléonienne. Sur le fronton de la nouvelle Université allemande, qui a remplacé notre vieille Académie de Strasbourg, brille, en lettres d'or, l'inscription *Litteris et Patriae*. On se saurait mieux définir le rôle de la littérature dans l'éducation nationale, ni rendre un hommage plus mérité à son influence.

Aimez donc la science parce qu'elle est la bienfaitrice de l'humanité ; c'est elle qui nous asservit les forces aveugles de la nature, qui écarte de nos foyers les germes de maladie et de mort, qui développe les lois morales endormies au fond de nos consciences.

A l'ancienne maxime *Homo homini lupus* elle a substitué les principes de tolérance et de solidarité qui font la gloire de nos modernes démocraties ; chacune de ses conquêtes a marqué un progrès de la civilisation ; sa main vigilante et féconde tient la voie ouverte à l'émancipation de l'esprit humain.

Mais aimez aussi les lettres parce qu'elles font le charme et la consolation de l'existence. Les anciens les appelaient *Solatrices litterae*. Ce sont elles qui nous élèvent au-dessus des

préoccupations matérielles, qui nous soutiennent dans l'adversité et nous rendent modestes dans la fortune. Sans elles il ne peut exister de conscience nationale ; elles ne sont pas seulement les protectrices de nos rapports sociaux, mais les colonnes de notre patriotisme. Un homme instruit, mais dépourvu d'éducation littéraire, est un trésor sans clef ; un peuple qui laisse dépérir sa littérature se condamne lui-même à une lente et fatale décadence.

Louis KREITMANN

(1851-1914)

Ancien élève de l'Ecole Polytechnique

Officier

Général de brigade (1908)